été gravement blessés : Baptiste Boucher, Charles Lavallé, les deux Swan, père et fils, Daniel Garriépy ; à la bataille du 24 avril, quatre métis ont été tués, parmi lesquels je ne connais que Saint-Pierre Parenteau et le vieux Vernette.

Voilà donc terminée cette révolte qui a été insensée dès le principe. Les métis n'ont voulu écouter les conseils ni de leurs prêtres ni de leurs amis : Riel était leur Dieu.

Le général Middleton mérite les plus grands éloges pour l'habileté avec laquelle il a conduit cette campagne, et surtout pour la longanimité et l'humanité qu'il a montrées à l'égard de nos gens. Il a procédé lentement afin de leur donner le temps de se reconnaître et de faire leur soumission. Mais, dominés par Riel, ils ne voulaient entendre parler d'aucun accommodement, et malgré lui le général a été obligé de frapper fort pour en finir. Nous voilà libres et les chemins sont ouverts ; mais quelles tristes pensées remplissent nos cœurs au souvenir de tant d'hommes que nous avons connus, et qui sont tombés dans l'acte de la révolte !

Riel et les autres prisonniers sont attendus ce soir à Prince-Albert ; la curiosité publique est grande et se promet un spectacle.

A. André, o. m. i.

LETTRE DE Mgr GRANDIN.

Saint-Albert, district d'Alberta, Canada, 12 mai 1885.

... Depuis le milieu du mois de mars, une grande partie de mon pauvre diocèse est livrée aux horreurs de la guerre civile. Depuis longtemps nos métis réclamaient, auprès du gouvernement, certains avantages qu'on leur avait fait espérer lors de l'annexion du pays au Canada.

On a trop différé de leur rendre justice. Ils prétendent en outre, et je crois avec raison, avoir été maltraités par certains agents, sinon mal intentionnés, au moins fort maladroits. Des meneurs, qui avaient intérêt à la révolte, en ont profité pour les soulever. Ces braves métis ont été jusqu'à présent très soumis aux prêtres ; mais les idées d'émancipation et de civilisation moderne ont pénétré chez nous. On n'a pas osé cependant leur dire que nous étions leurs ennemis, mais on leur a répété sur tous les tons, que, tout en nous restant soumis pour la religion, ils pouvaient nous tourner le dos quand il s'agissait de politique. Il a été facile aussi de soulever les sauvages qui prétendaient avoir bien des raisons de se plaindre du gouvernement. Craignant notre influence sur eux, on l'a prévenue en représentant le missionnaire comme vendu au gouvernement et s'entendant avec lui pour les rendre malheureux. Ces raisonnements ont eu d'autant plus d'effet que la grande majorité des sauvages de cette partie de mon diocèse sont encore infidèles ; ils ont cru facilement que nous sommes, en effet, vendus au gouvernement parce que, en toutes circonstances, nous tâchions d'apaiser leurs emportements. Plus d'une fois les menaces des sauvages nous ont été attribuées par certains employés du gouvernement ; parce que nous prenions les intérêts des sauvages et des métis, on nous accusait de les pousser à la révolte. Je ne dirai pas que le gouvernement nous a soupçonnés officiellement, mais ses employés nous ont accusés. Il est bien certain que nous avons usé de tout notre pouvoir tant auprès du gouvernement qu'auprès des révoltés pour empêcher cette guerre civile. Le premier a voulu économiser quelques milliers de piastres et il va en débourser des millions sans compter le sang qui, déjà, a coulé en abondance, et qui sait quand cela finira ?

Malgré nos efforts pour détourner le fléau, nous n'y avons pu réussir, sauf dans une partie du diocèse ; car, grâce à Dieu, nos métis de Saint-Albert et des environs, ainsi que les sauvages, tout en partageant le mécontentement des autres, ne les ont pas suivis dans leur révolte. Dans le pays révolté, j'avais au moins treize missions desservies par onze Pères Oblats et quelques Frères convers ; j'avais en outre deux établissements de religieuses ; qui sait ce que tout cela est devenu ? Malheureusement, je n'en puis plus douter, au moins deux de nos Pères ont été massacrés, et je crains bien que deux autres n'aient eu le même sort. Je ne doute pas de la destruction complète de quatre établissements, et je redoute beaucoup pour huit autres qui, probablement, n'auront pas été plus épargnés. Les métis et les chrétiens ne massacreraient pas les missionnaires ; mais les infidèles, qui voient en nous des bourreaux vendus au gouvernement, ont montré ce dont ils sont capables. Nos églises et nos chapelles sont les seuls grands établissements du pays ; elles servent, paraît-il, de prison, de lieu de refuge aux révoltés, etc. Ces révoltés, ne pouvant vivre que de pillage, se sont emparés de tous les animaux domestiques du pays, l'unique ressource des missions ; si les missionnaires ont pu échapper aux balles des révoltés, échapperont-ils à la famine ? J'ai le cœur gros de douleur et d'inquiétude, je sens que la main du bon Dieu s'est appesantie sur nous.

Depuis mon dernier voyage en Europe, j'ai perdu huit missionnaires, dont six prêtres ou Frères convers, et un jeune scolastique. Sur ces huit, deux seulement sont morts dans leur lit, les autres sont morts gelés, noyés ou massacrés par les sauvages.

20 mai 1885.

Je ne puis plus avoir aucun doute sur la mort de deux de nos Pères, les PP. FAFARD et MARCHAND.

Le pauvre P. FAFARD appartenait au diocèse de Montréal. Il entra dans notre congrégation en 1872 et reçut son obédience pour mes missions en 1875. Je l'ordonnai prêtre le 8 décembre 1875 et le lançai de suite dans les missions sauvages, sous la direction d'un Père expérimenté. Il s'est toujours distingué par son zèle. Depuis près de deux ans il était supérieur d'un district. Il avait réussi à se faire un magnifique établissement ; pour cela, il a travaillé lui-même comme un mercenaire afin de diminuer les dépenses.

Le P. MARCHAND, le second martyr, est du diocèse de Rennes. Il entra dans notre congrégation en 1880. Après avoir fait son noviciat en Hollande, il fut envoyé à Ottawa (Canada), pour y terminer ses études théologiques. Je l'ordonnai prêtre en septembre 1883 et le donnai pour compagnon au P. FAFARD. Afin d'apprendre plus vite la langue crise, il fut chargé de l'école des petits enfants. Il devint bientôt capable d'être missionnaire, et son supérieur lui fit bâtir une maison-chapelle sur une réserve sauvage à 8 ou 10 lieues de la sienne. Il était à la tête de ce nouvel établissement depuis l'automne dernier et il se trouvait avec son confrère et supérieur lorsqu'il a été massacré. Quand les sauvages eurent consommé leur forfait, ils portèrent les corps dans la chapelle. Sans doute déjà le remords se faisait sentir, la vue d'un tableau du Sacré Cœur les épouvanta, assure-t-on ; il leur semblait que l'image était animée et leur lançait des regards menaçants, ils sortirent effrayés et d'autres mirent le feu à la chapelle sans y entrer. Le Saint Sacrement devait y être.

Dès que les voyages seront possibles, je visiterai mes

missions si éprouvées, j'irai prier et pleurer sur des ruines, sur les cendres de mes pauvres missionnaires. On dit qu'après avoir été fusillés, ils furent transportés dans leur maison que l'on incendia ensuite. Je donne ces renseignements sous toute réserve, car je ne suis sûr de rien, que de la mort de deux Pères, et je regarde comme très probable que quatre ont été massacrés.

(*Missions catholiques*, 3 juillet 1885.)

DEUXIÈME LETTRE

DU R. P. FOURMOND AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Antoine, 11 mai 1885.

Voilà près de deux mois que nous sommes comme prisonniers, sans pouvoir donner de nouvelles ni à vous, ni à Mgr GRANDIN, ni même à notre cher supérieur, le R. P. ANDRÉ. Tout le temps nous avons été au milieu de la rébellion.

Une vingtaine de rebelles obstinés, victimes des paroles fallacieuses du trop fameux Riel, ont commencé la guerre par la proclamation du gouvernement provisoire, avec Gabriel Dumont pour président, assisté d'un conseil composé d'une douzaine de métis les plus âgés. Puis, à l'aide de cette petite bande armée, le chef a réuni de force à Batoche (Saint-Antoine) tous les autres métis en les menaçant du pillage et même de la mort s'ils ne prenaient pas eux aussi les armes pour soutenir *leurs droits*. Quelques-uns ont résisté, le plus grand nombre a cédé à la force.

Alors Riel a voulu singer le madhi, et, tout à la fois pour satisfaire son orgueil et se venger de notre résistance et de la terrible opposition que nous lui avons faite, il s'est fait sectaire, fascinant nos pauvres gens par